

La grâce de la vieillesse

Pour la plupart de nos contemporains, la vieillesse n'est **pas un âge des plus désirables**, vous en conviendrez. Les modifications corporelles et psychiques qu'elle entraîne sont le plus souvent décrites sous le mode de la perte (perte de l'élasticité de la peau qui produit les rides, perte de la mobilité articulaire, perte de l'ouïe, perte de l'équilibre ou perte de la mémoire). La vieillesse ne semble pas être un temps où l'on gagne, mais un temps où ce que l'on avait accumulé nous est enlevé.

Dans **l'espace social** également, on va accentuer la perte d'influence, le nécessaire abandon des rôles sociaux qui constituaient notre identité. Le regard médical souligne encore cette impression en faisant de la vieillesse le temps de la maladie, le temps d'une vulnérabilité et d'une fragilité accrue.

Le ressenti négatif, ce sentiment d'être vieux est encore accentué par le regard extérieur que **notre culture** nous pousse à poser sur la personne. Ce qui est valorisé, ce n'est pas d'être vieux, mais au contraire c'est de ne pas avoir l'air vieux, de faire plus jeune que son âge. La personne se sent donc vieille par son ressenti intérieur, mais aussi à travers le regard des autres. Elle se sent mise de côté, exclue du jeu social. Elle est alors comme en attente, mais en attente de quoi ?

Cette manière de voir n'est pas neuve. Dès l'Antiquité et même dans la Bible, la vieillesse si elle est vue comme le temps de la sagesse est aussi souvent décrite de manière négative. Ainsi au chapitre 12 de l'Ecclésiaste :

1 Et souviens-toi de ton Créateur aux jours de ton adolescence,
– avant que ne viennent les mauvais jours
et que n'arrivent les années dont tu diras : « Je ne les aime pas »,
2 – avant que ne s'assombrissent le soleil et la lumière
et la lune et les étoiles,
et que les nuages ne reviennent, puis la pluie,

On a ici une manière de voir la vieillesse qu'on qualifiera de *désespérée ou désespérante* dans la mesure où on en fait le temps du « **ne-plus** ». Le déterminisme de la perte nous conduit à ne rien pouvoir prévoir d'autre qu'une dégradation progressive, une mort qui vient petit à petit.

J'aimerais vous entraîner à voir la vieillesse sous l'angle inverse. Non pas un temps idéal dans lequel tout serait beau et parfait, mais un des temps de notre vie dont on sait les vulnérabilités, les difficultés et les souffrances. Mais aussi et surtout un temps qui, comme les autres temps, nous est donné pour que nous laissions germer **l'espérance** pour y ouvrir des portes inattendues où la Vie pourra surgir. Un temps pour des naissances incertaines et surprenantes qu'il faut constamment attendre et provoquer.

J'évoquerai donc cette notion de temps-à-saisir, de *kairos*, que représente la vieillesse. Comment prend-elle place dans le temps de nos vies, avec sa spécificité.

Je dirai ensuite que ce temps il faut non pas le subir, mais y consentir et l'habiter dans tous ses instants. Je développerai cette notion d'habitation qui va beaucoup plus loin que le simple être-posé-là.

Ce temps à saisir et à savoir habiter pourra alors être comme les autres temps de la vie, un temps reçu du donateur par excellence, un temps qu'il vient habiter avec nous et où il se manifeste, c'est-à-dire une grâce.

I. Temps

1) Accomplir ses jours

Premier mouvement : Il faut sortir la vieillesse du pathologique pour la remettre dans le temps comme un temps de la vie.

25 Or, il y avait à Jérusalem un homme appelé **Syméon**. C'était un homme juste et religieux, qui **attendait** la Consolation d'Israël, et l'Esprit Saint était sur lui.

26 Il avait reçu de l'Esprit Saint l'annonce qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu le Christ, le Messie du Seigneur.

27 Sous l'action de l'Esprit, Syméon **vint** au Temple. Au moment où les parents présentaient l'enfant Jésus pour se conformer au rite de la Loi qui le concernait,

28 **Syméon reçut l'enfant dans ses bras**, et il bénit Dieu en disant :

29 « **Maintenant**, ô Maître souverain, tu peux laisser ton serviteur s'en aller en paix, selon ta parole.

30, Car mes yeux ont vu le salut

31 que tu préparais à la face des peuples :

32 lumière qui se révèle aux nations et donne gloire à ton peuple Israël. »

Il y avait aussi **Anne**, Hannah en hébreu, c'est-à-dire la grâce ! Elle était, si on traduit littéralement le grec : « *avancée dans ses jours* ». C'est plus parlant qu'"avancée en âge". Elle avait déjà vécu beaucoup de jours et en avait encore quelques-uns à vivre. Elle n'était pas presque à la fin de son âge, presque morte. Elle avait encore des jours entiers à vivre. Des vrais jours qu'on peut laisser vides et déserts, mais aussi qu'on peut remplir de vie et d'émerveillement. Chaque jour qui nous est donné est à reprendre avec son début et sa fin. Chaque jour se vit, il nous interroge : que vas-tu faire de moi ?

La **bénédictio divine** c'est quand **chacun est capable d'accomplir ses jours**, de vivre pleinement tous ceux qui lui sont donnés en reconnaissant la présence du Seigneur qui les habite.

Ainsi dans la description de la communauté idéale en Is 65 :

20 Il n'y aura plus là de nourrisson emporté en quelques jours ni de vieillard qui n'accomplisse pas ses jours. Le plus jeune, en effet, mourra centenaire, et le plus malchanceux, c'est centenaire aussi qu'il deviendra moins que rien.

2) 3 dimensions du temps.

Ces réflexions nous ramènent à la conception classique du temps qui différencie le *chronos*, le temps qui se déroule indépendamment de nous du *kairos*, du moment qui se présente

comme un lieu possible de résonance et qu'il faut savoir reconnaître sur la chaîne du temps qui passe. Théologiquement, il faudra encore évoquer une troisième dimension du temps, qui est sa mise en suspens, c'est la notion d'éternité.

a) **Chronos, le temps qui s'écoule**

Chronos → le temps dans sa durée, celui qui se déroule régulièrement et que mesure l'horloge

Chaque jour est précédé et suivi d'un autre jour. Ainsi ils se suivent et s'enchaînent.

C'est temps dans lequel nous sommes, le déroulement régulier des instants, indépendamment des actions humaines, le temps qui entraîne, le temps qui ne se laisse pas arrêter ni influencer.

Temps qu'on ne maîtrise pas, qui nous arrive, qui scande notre vie.

Temps de l'enfance, temps de notre âge, temps qui nous fait entrer dans la catégorie des vieux, d'abord des jeunes-vieux à 65 ans puis des vieux-vieux passés le 85 ans.

Tous ces temps ont de la valeur, tous ils sont habitables dans l'aujourd'hui de Dieu.

Sa positivité vient du fait qu'il nous est donné, comme une page blanche pour déployer notre existence. Il nous pousse d'ailleurs à le faire. C'est le temps de l'urgence d'une décision ou le temps de la remise en question, ceux qui avancent en âge le savent trop bien. Il nous pousse à désirer que quelque chose advienne que des événements signifiants le remplissent, que sa durée soit créatrice et non destructrice, ce qui est le cas quand plus rien ne le remplit.

On voit bien en disant cela qu'il importe que le chronos ne soit pas qu'une succession d'instant, mais que ceux-ci soient densifiés, que le temps soit habité. C'est ce que vient signifier la notion de καιρός / kairos.

b) **Kairos**

Le pape François dans ses catéchèses sur la vieillesse oppose « l'arrogance du temps de l'horloge » à la « beauté des rythmes de la vie »

Le temps-καιρός / kairos, c'est ce qui désigne l'épaisseur la densité d'un moment particulier du temps-chronos. Il désigne une portion de temps déterminée par son contenu.

De quoi seront remplis nos jours ?

Καῖρός/kairos était, à l'origine dans l'antiquité grecque, un terme utilisé en médecine pour désigner le moment approprié, le moment favorable pour agir sur une maladie, l'action thérapeutique ne devant venir ni trop tôt ni trop tard. Le moment juste, c'est-à-dire celui où l'action s'ajuste à la maladie telle qu'elle évolue chez une personne particulière et où l'intervention appropriée permet de retrouver la santé.

La question se pose alors : « le moment favorable pour quoi ? ». Au sens médical il faudra dire : pour la vie du patient, la vie biologique certes, mais c'est loin d'être suffisant.

Par analogie, au sens général, le καιρός (kairos) c'est le moment où la vraie vie, la vie en plénitude (Jn 10,10) trouve l'occasion de sourdre et offre ses prémices qui sont à accueillir et à reconnaître.

Alors ce sera le moment favorable pour la guérison pleine, pour la liberté, pour la présence, et si imparfaite et provisoire qu'elles puissent être encore, pour la rencontre et la jouissance de Dieu et les uns des autres en Dieu comme dit saint Augustin, en un mot le moment favorable pour le salut.

La tâche principale en rapport avec le kairos c'est de **le reconnaître**. Surtout quand il s'agit du kairos de la grâce. Il s'agit de ne pas passer à côté de la Visitation divine.

Lc 19,44 : [Jésus pleure sur Jérusalem] ... Tu n'as pas reconnu le temps (*kairos*) où tu fus visitée !

Il s'agit de repérer chez le vieillard comme chez tout autre l'instant, la portion de temps qui peut devenir porteuse de vie, où la vie peut être réactivée, où on peut souffler sur la braise pour la rallumer.

Pour qui le moment est-il favorable ? Il faut éviter la réponse trop simple faisant de celui qui vient demander de l'aide le seul bénéficiaire. **Le moment est toujours favorable pour l'aidé et pour l'aidant**. Mais pour cela il faut savoir faire coïncider les temps, accepter d'attendre, être dans la patience et l'espérance pour l'autre. C'est à ce prix que l'on pourra tenter de converger vers un καῖρος (*kairos*) commun.

Il y a là le καῖρος (*kairos*) dans toute sa plénitude, c'est-à-dire comme occasion de faire naître du neuf, **quand il se dit dans l'ouverture à une présence l'un à l'autre** comme celle magnifique de Jésus et de Marie au matin de Pâques. (Jn, 20,16)

Jésus lui dit : « Marie ! », se retournant elle lui dit en hébreu « Rabouni ! »

Un baiser, une accolade ne trouvent leur signification que quand les deux partenaires sont dans la coïncidence des καιροί (*kairoi*) sinon on tombe à plat et rien n'advient. saint François qui embrasse le lépreux amène à celui-ci un *en plus* de l'aumône, il *partage* avec lui la tendresse du baiser et il en retira pour lui-même une joie et une douceur infinies.

Progressivement au cours de ma pratique médicale (mais cela vaut pour toute rencontre « soignante » ... c'est-à-dire toute rencontre) j'ai abandonné l'idée naïve qu'il y a un malade et un médecin et que le médecin guérit le malade. Je pense qu'il faut beaucoup plus faire intervenir le paradigme du guérisseur blessé. Il y a **des blessures partagées qui ont été guéries dans l'interaction soignant-soigné**, et on se rend compte que ces blessures n'étaient pas uniquement chez le malade.

Encore plus quand il s'agit de la vie et du salut, les moments favorables des uns et des autres sont en interdépendances. Ils se construisent ensemble, ils se soutiennent et s'amplifient ou au contraire s'inhibent mutuellement. C'est ce qu'en éthique sociale on appelle **le bien commun**, ce que visait saint Paul en 1Co 12 dans sa métaphore de la communauté comme corps où tous les membres sont interdépendants et portent **« commun souci les uns des autres »** (1Co 12,29).

c) **Éternité**

L'introduction d'une dimension supplémentaire : L'éternité ou le **temps de Dieu**.

Comment penser **la présence de Dieu à nos côtés** ? Dieu-avec-nous est-il pris avec nous dans le chronos ?

Non, Dieu transcende le temps, non pas selon le mode d'un avant ou d'un après, mais selon celui d'un éternel présent qui contient tous les temps passés, présent et futur. Saint Augustin qui a longuement médité sur le temps dans le célèbre livre XI des *Confessions*, le résume par la formule lapidaire " Ton aujourd'hui c'est l'éternité".

L'éternité n'est pas un temps que l'on aurait distendu à l'infini (qui est d'ailleurs plus inquiétant qu'attirant). L'éternité est *autre que le temps* c'est-à-dire qu'elle n'est pas une succession d'instants, qu'il n'y a pas en elle d'avant et d'après. « Ton aujourd'hui c'est l'éternité » la formule d'Augustin renvoie à la **notion de simultanéité** qui est une des caractéristiques fortes de ce concept.

La deuxième caractéristique de l'éternité découle de cette simultanéité atemporelle.

L'éternité est une plénitude de vie

« Ce qui est vraiment éternel n'est pas seulement étant, il est aussi vivant » dit St Thomas renvoyant à la définition classique que Boèce donne de l'éternité : « *la possession complète, simultanée et parfaite de la vie sans fin* ».

On voit bien que l'on est dans quelque chose de beaucoup plus riche que simplement une temporalité plus ou moins dilatée.

Et alors quand on va dire que **les instants de nos vies**, nos καιροί (*kairoî*) sont présents à l'éternité de Dieu cela veut dire qu'ils sont mis en lien et qu'ils sont **fécondés** par sa vie pleine et éternelle.

Ce que nous mobilisons ou que nous révélons dans notre vie de foi, mais plus spécifiquement dans nos pratiques sacramentelles, c'est justement ce lien, cette **coexistence entre nos vies et l'éternité de Dieu**, cette ouverture possible sur un aujourd'hui, un *maintenant* qui prend une **densité** extraordinaire et qui devient capable de combattre le mal le plus radical.

S. Sophrone de Jérusalem, Hymne de l'office byzantin de la Théophanie

Aujourd'hui les flots du Jourdain sont changés en source de salut par la présence du Seigneur... Aujourd'hui les offenses des hommes sont effacées dans les eaux du Jourdain. Aujourd'hui le paradis s'ouvre devant l'humanité et le Soleil de justice brille sur nous (Ma 3,20)... Aujourd'hui le Maître se hâte de se faire baptiser afin de relever le genre humain. Aujourd'hui celui qui ne peut s'abaisser s'incline devant son propre serviteur pour nous délivrer de l'esclavage. Aujourd'hui nous avons acquis le Royaume des cieux, car il n'y aura pas de fin au Royaume du Seigneur. Aujourd'hui la terre et la mer partagent la joie du monde et le monde est rempli d'allégresse.

En résumé :

La vieillesse la période de la vie où le chronos, où le temps qui s'écoule prend une allure différente. Il est marqué par une fin.

La fin c'est le terme, le retour à la poussière.

Mais la fin, c'est aussi dans le sens, ce que les anciens appelaient le *telos*, le but de la course l'arrivée dans le sens sportif du terme.

Penser le temps et sa fin, c'est aussi les remettre en perspective d'éternité comme une dimension de cette existence déjà. La vie éternelle elle commence déjà maintenant comme le

dit une préface du missel romain : "Dans cette existence que nous recevons chaque jour de ta grâce, la vie éternelle est déjà commencée ». Préface, c'est-à-dire début de la liturgie eucharistique qui est l'exemple type de la réalité divine qui pénètre et transfigure notre temps humain. C'est ce qu'on appelle le kairós le moment favorable la brèche dans la temporalité pour une autre dimension. S'il est donné de manière explicite et forte, la plus forte, dans l'eucharistie, cette grâce pénètre nos existences dans de multiples moments. Il est alors fondamental de pouvoir les repérer, les reconnaître et s'en laisser imprégner.

II. Consentir à habiter

Entrer dans la vieillesse c'est comme un **déménagement**. On doit quitter un endroit que l'on connaissait bien pour un lieu inconnu, une habitation plus petite. On y arrive avec nos bagages et il faut réemménager, c'est-à-dire réarranger nos souvenirs, nos outils, nos lieux de repos et de ressourcement pour continuer à vivre.

Parfois c'est dur, on ne voulait pas être là. On aurait préféré rester dans l'autre lieu, celui de la vie « adulte ». Alors, comme on est bien obligé, on y est en voulant être ailleurs. **On subit.** **Mais on ne fait rien quand on subit**, on est obnubilé par ce qui nous est imposé et que l'on refuse. On n'a qu'une idée c'est de nous en débarrasser au plus vite. Refus de la vieillesse qui se cogne à son inéluctabilité. Paul Ricœur nous propose de sortir du subir stérile pour passer au **consentir**.

Il y a dans nos vies vieillissantes de la limite, de l'indésirable, du pénible, du tragique, du douloureux. Si nous consentons à cette limite, nous pourrions voir alors qu'il nous reste encore malgré tout des espaces de liberté, des possibilités de création, des possibilités de joie. Paradoxalement, consentir à habiter le lieu de la vieillesse nous amène à sortir d'un enfermement dans ce que le philosophe appelle « la tristesse du fini ». Ricœur dit qu'alors, « **ce qui me brise devient le principe d'une efficacité toute nouvelle** ». Frère Roger de Taizé disait la même chose à sa manière :

« Sans arrière-pensée, sans regret, sans nostalgie, cueillir les événements, même minimes, avec un émerveillement non épuisable. Va, chemine, mets un pas devant l'autre, avance du doute vers la foi et ne te préoccupe pas des impossibilités. Allume un feu, même avec les épines qui te déchirent. » (*Vivre l'inespéré*, p. 90)

Plus encore, le consentement à la vieillesse, à la différence du subir, va nous impliquer comme acteur actif dans sa construction. Celui qui consent co-évolue. Alors comment est-ce que nous co-évoluons avec nos corps, avec le corps vieillissant de ceux qui marchent en même temps que nous ?

Ne nous leurrions pas, le chemin du consentement est difficile et sans arrêt à refaire, mais pour celle ou celui qui y arrive, il est source de joie. C'est justement, dit encore Ricœur un peu plus loin, cette capacité de découvrir une liberté possible au milieu des difficultés qui amène à la joie. Il résume cela dans cette formule lapidaire :

L'homme c'est la joie du oui dans la tristesse du fini

Si subir nous pousse à un simple être là qui voudrait être ailleurs, le pas du consentir nous amène à habiter vraiment le lieu où nous sommes.

Habiter ça n'est pas seulement occuper un lieu, c'est intégrer ses contraintes (par exemple ses dimensions) pour y être véritablement présent.

Habiter c'est construire avec l'espace habité est un rapport respectueux qui sache le « ménager » c'est-à-dire protéger, épargner le lieu comme dit Heidegger, lui « tendre amicalement la main » dit le pape François¹. Le lieu devient *demeure* (« maison commune » dit Lausato Si') quand il accueille ceux qui l'habitent et qu'il leur permet d'habiter.

L'homme n'habite pas en tant qu'il se borne à organiser son séjour sur la terre [LHP, 242] dit Heidegger. La véritable manière d'habiter la terre c'est de l'habiter « en poète ». Le problème, dit-il, c'est que la plupart du temps, « nous habitons vraisemblablement sans la moindre poésie ».

Il se pourrait donc que notre habitation sans poésie, son impuissance à prendre la mesure, provinssent d'un étrange excès, d'une fureur de mesure et de calcul. ... Un renversement de cette façon non-poétique d'habiter nous atteindra-t-il et quand ? Nous ne pouvons l'espérer que si nous ne perdons pas de vue ce qui est poétique. [LHP, 243]

Habiter alors comme présence attentive et émerveillée qui prend soin du lieu où elle est pour qu'il devienne une *demeure hospitalière*, une demeure visitable et d'où on peut partir visiter. C'est quand j'habite vraiment que je peux partir à la recherche invitante de l'autre ou lui ouvrir ma porte parce que j'ai suffisamment d'assurance dans ma propre demeure pour ne pas me sentir menacé par lui.

Finalement consentir à l'âge où nous sommes et chercher à l'habiter vraiment c'est y trouver Dieu et co-habiter avec lui, faire avec lui notre demeure.

Jn 14,23 : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; nous viendrons à lui et nous établirons chez lui notre demeure.

III. Grâce

La grâce c'est ça, cette présence de Dieu ce don qu'il nous fait de pouvoir vivre notre vie avec lui, mais aussi de nous ouvrir aux autres dans le commun souci les uns pour les autres pour former le corps du Christ.

Grâce pour soi : la vieillesse : un temps à recevoir comme une grâce

Grâce pour la communauté d'avoir des vieillards.

La personne âgée est « une bénédiction pour une société » dit le pape François

1) La grâce est un don gratuit

Le don de Dieu est toujours une pure gratuité

Jamais, la grâce ne peut-être de l'ordre du contre-don. Elle est toujours de l'ordre du don premier. Il ne s'agit pas de la part de Dieu d'un contre-don exigé par le don premier de l'homme, c'est au contraire le don de l'homme qui est un don en retour et qui dit que celui-

¹ Laudato Si', § 106.

ci est d'accord de s'inscrire dans cette dynamique de l'échange gracieux. **L'homme par son don dit qu'il reconnaît la prééminence du don divin sur tous les dons humains possibles.**

Penser la vieillesse comme un don gracieux qui nous est fait par le Créateur.

Mais penser aussi la vieillesse **comme charisme** c'est-à-dire comme don accordé par Dieu pour l'édification de la communauté.

Ce que nous donnons à Dieu en retour (le rendre grâce, l'eucharistie) c'est la **réception** du don, le consentement à ce qui est donné et sa **fructification**.

Le don gracieux que *tous* ont reçu nous pousse à porter un autre regard sur ceux que nous rencontrons : à quoi sert un embryon, un nouveau-né, un ami, un handicapé, un vieillard proche de la mort ? À rien et pourtant ils sont les réceptacles, les lieux de la grâce.

2) L'excès

Le don de la grâce est toujours de l'ordre de ce qui dépasse nos prévisions, de ce qui déborde (Causse). Elle est de l'ordre de la **surabondance** (Rm 5,20 ὑπερπερίσσευσεν ἡ χάρις) du non mesurable (que l'on ne peut enclore dans une mesure).

Et comme pour l'amour, ce débordement de grâce ne prive pas le donateur.

St Bonaventure, *Legenda major*, I, 5 in Th. Desbonnets et D. Vorreux, *Saint François d'Assise: documents, écrits et premières biographies*, Paris, Ed. Franciscaines, 2002, p. 571

Or, un jour qu'il se promenait à cheval dans la plaine qui s'étend auprès d'Assise, il trouva un lépreux sur son chemin. À cette rencontre inopinée, il éprouva, d'horreur, un choc intense, mais se remettant en face de sa résolution de vie parfaite et se rappelant qu'il avait d'abord à se vaincre s'il voulait devenir soldat du Christ, il sauta de cheval pour aller embrasser le malheureux. Celui-ci, qui tendait la main pour une aumône, reçut avec l'argent un baiser.

Cet épisode nous indique la véritable dimension de cet excès de la grâce. Elle n'est pas quelque chose qui vient se surajouter à ce qui est déjà là, mais elle est d'un autre ordre, qualitatif et non pas quantitatif. Le baiser reçu par le lépreux n'est pas monnayable.

La grâce nous indique la voie d'un agir éthique qui est de l'ordre du dépassement des impossibilités, des craintes, des calculs utilitaires, des prévisions, etc.

3) La grâce à aller chercher dans des lieux inconfortables

La radicalité de la grâce, son côté non maîtrisable nous interpelle et nous pousse à aller à sa rencontre dans des lieux improbables, où nous n'aurions pas cru la trouver de prime abord. à aller dans l'espace du don y rejoindre celui ou celle que la maladie a transformé au point où nous ne savons plus ce que nous pouvons en attendre, ou pire au point où nous croyons savoir que nous ne pouvons plus rien en attendre.

Lc 6,27-35: péricope de l'amour des ennemis

Oppose l'espace de la grâce et du don à l'espace de la logique contractuelle (donner à ceux qui nous rendent, etc.)

ποία ὑμῖν χάρις ἐστίν ?

→ « Quelle est pour vous la grâce ? »

Cela pourrait signifier que c'est seulement en aimant l'ennemi, c'est-à-dire celui qu'on n'avait jamais imaginé pouvoir aimer parce qu'il avait spontanément été placé hors de la catégorie des gens aimables qu'on se place dans l'espace où peut surgir la grâce. Si on reste dans l'espace où on n'aime que ceux qu'il est raisonnable d'aimer, la grâce n'apparaît pas.

Appliqué à la vieillesse, cela redit d'une autre manière ce qui fait le fil rouge de cet exposé.

Il faut aimer ce temps qu'on voit à première vue comme un temps hostile et non aimable parce qu'il nous est donné par Dieu. Ce n'est que si, à l'envers de ce que je serais amené à faire spontanément, je restitue à l'ennemi son amabilité que la grâce transparait. De la même manière, ce n'est que si j'aime ce temps, sans fausse naïveté, que la grâce peut se faire jour.

Et toujours garder cette question « Où est la grâce ? » En quels lieux Dieu entraîne-t-il pour nous montrer la vie et l'amour qu'il fait naître ?

Dans la vieillesse, ce qui est considéré comme des pertes peut alors devenir le lieu où la grâce se manifeste.

IV. Conclusion

Ainsi à l'image de Siméon (Celui qui a été entendu) et d'Anne (La gracieuse) le vieillard nous montre des lieux inattendus où peut surgir la grâce. Il doit retrouver sa figure de pédagogue pour nous dire l'importance du désencombrement, du consentement, de l'espérance, de la patience confiante et priante, de la cohabitation avec l'Esprit-saint. Le vieillard est aussi un témoin qui montre au monde une vie qui continue, un âge avec ses ombres et ses lumières qu'il est possible d'habiter.

Ce n'est pas la vieillesse ou la grâce, la difficulté et le dépérissement où la vie, mais les deux ensemble, les deux tenus ensemble. Pour le bibliste Philippe Lefebvre ce que le récit de la création nous apprend c'est que l'homme est un tas de poussière tenue en suspension par le souffle divin. La vieillesse, peut-être en accentuant le côté poussière, en rendant celle-ci visible et menaçante, ne pourrait-elle pas aussi nous rendre visible le souffle, c'est-à-dire la grâce ?

V. Pistes d'approfondissement :

Où est la grâce dans nos visitations ?

Élisabeth âgée n'avait pas eu d'enfants, c'est une blessure de sa vie qui va être transformée en fécondité. Chercher en nous et autour de nous des fécondités inattendues. Qu'est-ce qui les fait advenir et qu'est-ce qui les empêche.

Élisabeth voit sa jeune cousine enceinte hors mariage. Elle sait dépasser le souci des convenances pour recevoir cette situation et y discerner la grâce. Qu'est-ce qui nous aide à reconnaître la grâce en l'autre et qu'est-ce qui nous empêche de le faire ?

VI. Visite ou visitation

1) Ézéchiel 37 ces ossements peuvent-ils revivre ?

La main du SEIGNEUR fut sur moi ; il me fit sortir par l'esprit du SEIGNEUR et me déposa au milieu de la vallée : elle était pleine d'ossements.

2Il me fit circuler parmi eux en tout sens ; ils étaient extrêmement nombreux à la surface de la vallée, ils étaient tout à fait desséchés.

3Il me dit : « Fils d'homme, ces ossements peuvent-ils revivre ? » Je dis : « Seigneur DIEU, c'est toi qui le sais ! »

4Il me dit : « Prononce un oracle contre ces ossements ; dis-leur : Ossements desséchés, écoutez la parole du Seigneur.

5Ainsi parle le Seigneur DIEU à ces ossements : Je vais faire venir en vous un souffle pour que vous viviez.

6Je mettrai sur vous des nerfs, je ferai croître sur vous de la chair, j'étendrai sur vous de la peau, je mettrai en vous un souffle et vous vivrez ; alors vous connaîtrez que je suis le SEIGNEUR. »

7Je prononçai l'oracle comme j'en avais reçu l'ordre ; il y eut un bruit pendant que je prononçais l'oracle et un mouvement se produisit : les ossements se rapprochèrent les uns des autres.

8Je regardai : voici qu'il y avait sur eux des nerfs, de la chair croissait et il étendit de la peau par-dessus ; mais il n'y avait pas de souffle en eux.

9Il me dit : « Prononce un oracle sur le souffle, prononce un oracle, fils d'homme ; dis au souffle : Ainsi parle le Seigneur DIEU : Souffle, viens des quatre points cardinaux, souffle sur ces morts et ils vivront. »

10Je prononçai l'oracle comme j'en avais reçu l'ordre, le souffle entra en eux et ils vécurent ; ils se tinrent debout : c'était une immense armée.

11Il me dit : « Fils d'homme, ces ossements, c'est toute la maison d'Israël. Ils disent : "Nos ossements sont desséchés, notre espérance a disparu, nous sommes en pièces."

12C'est pourquoi, prononce un oracle et dis-leur : Ainsi parle le Seigneur DIEU : Je vais ouvrir vos tombeaux ; je vous ferai remonter de vos tombeaux, ô mon peuple, je vous ramènerai sur le sol d'Israël.

La capacité de vivre ne dépend pas que d'une bonne conformité à une norme biologique voir esthétique. Tout cela, c'est de l'ordre de la poussière assemblée. Il faut le souffle divin pour tenir la poussière. Ce souffle est à recevoir constamment. C'est lui qui nous maintient en vie c'est-à-dire qui fait de nous des êtres vivants et non pas des zombies. **Ce souffle à recevoir, il est à demander.** « Fils d'homme appelle le souffle ... Souffle vient des quatre coins de l'horizon et rend la vie à ces ossements. »

Enfinement ce souffle de vie reçue il est à rendre. Non pas directement à Dieu, mais à l'entier des êtres dont Dieu se soucie à l'entier des êtres qu'ils veut vivants. Si l'appel du souffle n'est pas directement adressé à Dieu, mais aux quatre coins de l'horizon, peut-être cela signifie que ce Souffle a déjà été donné à la création et que celle-ci le fait circuler. L'appel d'Ézéchiel, qui doit être notre appel à tous est premièrement **une disponibilité à recevoir le souffle divin**, deuxièmement **une contribution à la circulation de ce souffle**. Venu nous faire vivre, il est appelé par d'autres pour qu'ils vivent aussi.

La Visitation,

la prise de conscience de ce que l'autre porte au plus profond

Cette manière d'être présent à l'autre dans le respect et l'échange mutuel, Christian de Chergé la densifie encore dans une impressionnante méditation sur la Visitation². Marie porteuse du Christ rend visite à Élisabeth enceinte elle aussi pour servir le plan de Dieu. Ce que Christian relève, c'est que la louange du *Magnificat*, qui advient comme point culminant de cette rencontre, est suscitée par Élisabeth, elle-même éveillée au mystère de ce qui se joue par un tressaillement de sa propre intériorité. Les enfants dans le sein des deux femmes deviennent la figure de ce qui habite chaque personne humaine. Et toute rencontre devient alors la mise en résonnance de ce qui vibre en chacun.

Ce phénomène de résonnance nous fait reconnaître ce qui vibre en nous par la prise au sérieux de ce qui vibre en l'autre. Il a fallu que Marie aille à la rencontre de sa cousine pour qu'elle arrive à libérer sa louange dans le *Magnificat*, qui ne pouvait peut-être se dire que là, parce qu'elle y a rencontré une autre femme âgée et fragile dont la vibration intérieure l'a renvoyée au mystère qui l'habitait elle.

Méditation du frère Christian de Chergé lors d'une retraite aux petites sœurs de Jésus en 1990

Il est tout à fait évident que ce mystère de la Visitation, nous devons le privilégier dans l'Église qui est la nôtre.

J'imagine assez bien que nous sommes dans cette situation de Marie qui va voir sa cousine Élisabeth et qui porte en elle un secret vivant qui est encore celui que nous pouvons porter nous-mêmes, une Bonne Nouvelle vivante. Elle l'a reçu d'un ange. C'est son secret et c'est aussi le secret de Dieu. Et elle ne doit pas savoir comment s'y prendre pour livrer ce secret. Va-t-elle dire quelque chose à Élisabeth ? Peut-elle le dire ? Comment le dire ? Comment s'y prendre ? Faut-il le cacher ? Et pourtant, tout en elle déborde, mais elle ne sait pas.

D'abord c'est le secret de Dieu. Et puis, il se passe quelque chose de semblable dans le sein d'Élisabeth. Elle aussi porte un enfant. Et ce que Marie ne sait pas trop, c'est le lien, le rapport, entre cet enfant qu'elle porte et l'enfant qu'Élisabeth porte. Et ça lui serait plus facile de s'exprimer si elle savait ce lien. Mais sur ce point précis, elle n'a pas eu de révélation, sur la dépendance mutuelle entre les deux enfants. Elle sait simplement qu'il y a un lien puisque c'est le signe qui lui a été donné : sa cousine Élisabeth. Et il en est ainsi de notre Église qui porte en elle une Bonne Nouvelle - et notre Église c'est chacun de nous - et nous sommes venus un peu comme Marie, d'abord pour rendre service (finalement c'est sa première ambition) ... Mais aussi, en portant cette Bonne Nouvelle, comment nous allons nous y prendre pour la dire... et nous savons que ceux que nous sommes venus rencontrer, ils sont un peu comme Élisabeth, ils sont porteurs d'un message qui vient de Dieu. Et notre Église ne nous dit pas et ne sait pas quel est le lien exact entre la Bonne Nouvelle que nous portons et ce message qui fait vivre l'autre. Finalement, mon Église ne me dit pas quel est le lien entre le Christ et l'Islam. Et je vais vers les musulmans sans savoir quel est ce lien.

Et voici que, quand Marie arrive, c'est Élisabeth qui parle la première. Pas tout à fait exact, car Marie a dit : « *As Salam Alaikoum !* » Et ça, c'est une chose que nous pouvons

² MOINES DE TIBHIRINE, *Heureux ceux qui espèrent : autobiographies spirituelles*, coll. *Les écrits de Tibhirine*, Paris, Les Ed. du Cerf, 2018, p. 456-457.

faire ! On dit la paix : La paix soit avec vous ! Et cette simple salutation a fait vibrer quelque chose, quelqu'un en Élisabeth. Et dans sa vibration, quelque chose s'est dit... qui était la Bonne Nouvelle, pas toute la Bonne Nouvelle, mais ce qu'on pouvait en percevoir dans le moment. « D'où me vient-il que l'enfant qui est en moi a tressailli ? » Et vraisemblablement, l'enfant qui était en Marie a tressailli le premier. En fait, c'est entre les enfants que s'est passée cette affaire-là...

Et Élisabeth a libéré le *Magnificat* de Marie. Et finalement, si nous sommes attentifs et si nous situons à ce niveau-là notre rencontre avec l'autre, dans une attention et une volonté de le rejoindre, et aussi dans un besoin de ce qu'il est et de ce qu'il a à nous dire, vraisemblablement, il va nous dire quelque chose qui va rejoindre ce que nous portons, montrant qu'il est de connivence...